

CHAPITRE I.

L'INFLUENCE DE LA SOCIÉTÉ, LA FAMILLE, L'ÉDUCATION ET LA RELIGION
SUR LE CARACTÈRE DE L'HÉROÏNE

Pour mieux comprendre le rôle de la passion chez la femme, dans les romans étudiés, il faut examiner l'évolution de la société depuis le XVII^e siècle jusqu'au XX^e siècle et essayer de déceler les différents traits de caractère des héroïnes, qui résultent des variations de la société. De plus, il faut étudier l'influence de la famille, de l'éducation et de la religion.

L'influence de la société

En considérant la société depuis le XVII^e siècle jusqu'au XX^e siècle comme un facteur important qui exerce une influence sur la vie amoureuse chez l'héroïne, on verra non seulement ses effets positifs mais aussi négatifs. Le plus souvent, l'héroïne doit se soumettre aux exigences sociales. Cependant elle se révolte parfois contre les usages de la société. Aussi l'héroïne apparaît-elle quelquefois comme un être à part dans son propre milieu.

Le XVII^e siècle ou siècle classique attache une grande importance aux règles, à l'ordre et à la raison. Le souci du respect de l'ordre et de la raison se retrouve jusque dans le mariage, qui à cette époque, est presque toujours un mariage de convenance : au XVII^e siècle "on n'accepte le mariage qu'entre gens du même rang." ¹

¹ Madame de la Fayette, La Princesse de Clèves, Didier, p.27

Ainsi, Mlle de Chartres peut épouser le prince de Clèves parce qu'ils appartiennent tous les deux à la haute noblesse. Le plus souvent ce sont les parents qui décident du mariage de leurs enfants sans se soucier de savoir s'ils s'aiment ou non. Aussi les époux ont-ils la tentation de rechercher l'amour en dehors du mariage. Le mariage de raison crée ainsi des couples désunis. Les époux deviennent infidèles. Même le roi trompe son épouse : " En tout cas. les couples de la cour sont presque tous désunis. Les rois donnent l'exemple : François I, Henri I, Henri VIII, trompent ou abandonnent leur épouse." ¹

Les usages sociaux amènent l'héroïne même au mariage de raison, et pourtant elle refuse l'hypocrisie sociale. A cette époque, on respecte strictement les règles de la vie sociale. Les lois de l'honneur sont très exigeantes ; les passions sont toujours dominées par la raison du moins extérieurement. En fait la conduite des gens est souvent hypocrite. On prend grand soin de sauvegarder l'honneur extérieur mais on ne cherche guère à contrôler les sentiments intérieurs. A l'opposé des autres femmes, la Princesse de Clèves ne se laisse pas entraîner par cette hypocrisie. Elle s'efforce de maîtriser ses sentiments. Elle se présente donc comme une femme exceptionnelle du siècle classique : elle "est la Princesse de Raison, née d'un XVII^e classique, fier de son stoïcisme et de sa lucidité, attachée aux valeurs d'estime et de dignité cornéliennes et à la sauvegarde de la maîtrise de soi ... " ²

1

Alain Niderst, La Princesse de Clèves, Larousse Université,
p. 90

2

Muriel Cerf, Elles : Héroïnes de roman, Miroir de leur temps,
p. 120

Par souci de la gloire ou de l'honneur, la princesse de Clèves ne tombe pas dans l'infidélité comme les autres femmes, elle refuse l'adultère.

A cette époque-là, la France est sous le régime de la Monarchie absolue, avec Louis XIV comme roi. Celui-ci est un roi autoritaire qui gouverne lui-même le pays. Il est aidé par des ministres et des conseillers mais il n'y a pas de premier ministre. Cet ancien Régime accorde les privilèges aux nobles. Ils n'ont pas à payer d'impôts. C'est le peuple qui doit les payer.¹ Même si celui-ci est mécontent, il ne peut pas protester. Versailles est une cour très brillante formée par la réunion des nobles. Ceux-ci entourent le roi pour obtenir ses faveurs: "Pour être quelque chose en France, il faut avoir été présenté au roi, remarqué par lui."² D'autre part la cour sous Louis XIV est une société à la fois fermée et corrompue: "La façon brillante de la cour cache des vies brisées, la noblesse est enfermée dans les barrières rigides du cérémonial de la monarchie absolue."³

¹ A. Bonifacio, P. Maréchal, Histoire, Classique Hachette, p. 91.

² André Lagarde et Laurent Michard, Collection littéraire XVII^e siècle, p. 8.

³ Madame de la Fayette, La Princesse de Clèves, Didier, P. 43.

Le roman de Mme de La Fayette reflète la vie à la cour. Cet écrivain nous révèle la fausseté des apparences dans le monde de la cour: "Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondait Mme de Chartres, vous serez souvent trompée: ce qui paraît n'est presque jamais la vérité"¹ Cela nous montre simplement que la loi de cette société c'est le règne de l'apparence.

Dans ce monde clos, l'absence suscite la curiosité des autres, on ne peut pas s'absenter sans motif, il faut d'abord trouver un prétexte. Mme de Clèves trouve difficile de quitter la cour pendant longtemps pour éviter la présence du duc de Nemours:

C'était une entreprise difficile, dont elle connaissait déjà les peines; elle savait que le seul moyen d'y réussir était d'éviter la présence de ce prince; et, comme son deuil lui donnait lieu d'être plus retirée que de coutume, elle se servit de ce prétexte pour n'aller plus dans les lieux où il la pouvait voir.²

D'autre part, les obligations de la cour interdisent à la femme de haut rang, comme l'héroïne de ce roman, de s'éloigner longtemps du monde des courtisans:

1

Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie

Générale Française, p.44

2

Ibid., p. 95

M. de Clèves, à qui elle paraissait d'une beauté qui ne lui persuadait pas que ses maux fussent considérables, se moqua d'abord de la proposition de ce voyage et lui répondit qu'elle oubliait que les noces des princesses et le tournoi s'allaient faire, et qu'elle n'avait pas trop de temps pour se préparer à y paraître avec la même magnificence que les autres femmes.¹

Il y a toujours des bals et d'autres occasions qui imposent aux femmes d'y apparaître. La curiosité et les exigences sociales les plongent dans le tourment. Sans doute deviennent-elles ainsi prisonnières de la société.

Ce qui conduit Mme de la Fayette à protester contre l'amoralité et les usages d'une société fondée sur le mensonge, en illustrant la vertu, la sincérité et la fidélité chez l'héroïne par la scène de l'aveu. Mme de Clèves avoue à son mari qu'elle aime M. de Nemours et veut chercher appui près de son époux pour lutter contre l'amour-passion. C'est un acte audacieux que la plupart des autres femmes hésitent à faire. Elles aiment mieux mentir que de faire un tel aveu. En tout cas, le personnage de la princesse de Clèves est celui d'une femme hors de l'ordinaire dont le caractère tranche sur la société de l'époque.

¹
Mme de la Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p. 158.

Puis arrive le XVIII^e siècle qui est le siècle des Lumières ou le siècle des philosophes. La première moitié du siècle est l'époque du règne de la raison, on cherche à se libérer des règles et des traditions. C'est la révolte contre l'ordre et les disciplines sévères. Au XVII^e siècle, les écrivains vivent à la cour auprès du roi pour célébrer la gloire de Louis XIV et faire son éloge. Mais les écrivains et les philosophes au XVIII^e siècle ne sont plus à la cour, ils se réunissent dans les cafés, les clubs et les salons. On assiste à tout un mouvement des idées contre la cour. Les gens de lettres aiment se trouver pour discuter et critiquer le gouvernement royal et aussi échanger leurs idées contestataires.

On distinguait sous l'Ancien Régime trois classes: le clergé, la noblesse et le Tiers Etat comprenant les paysans, les artisans et les bourgeois. Le clergé et la noblesse restent des privilégiés ils ne paient pas d'impôts royaux, en outre ils occupent des fonctions politiques. Mais le Tiers Etat n'a que des charges.¹ Rousseau est mécontent de cette injustice, il proteste contre l'inégalité et dénonce enfin le lien entre l'inégalité des richesses et l'inégalité politique. Il condamne la monarchie absolue, il préfère la république. D'après lui, tous les

¹

A. Bonifacio-P. Maréchal, Histoire, Classique Hachette,

hommes sont égaux. Dans le roman "La Nouvelle Héloïse", Rousseau peint la petite société de Clarens qui nous donne "l'exemple de la vertu, de l'égalité, de la bienfaisance, des tâches quotidiennes gaiement accomplies"¹ Les rapports des domestiques avec les maîtres sont bien réglés. On réalise l'égalité:

Chez M. et Mme de Wolmar on tâche de n'avoir pour serviteurs que des gens qui se plaisent. On les habitue à se rendre mutuellement service.²

En ce temps-là, la bourgeoisie est la partie la moins nombreuse de Tiers Etat, mais elle en est aussi la plus importante. Elle se compose d'une petite bourgeoisie, une moyenne bourgeoisie et une grande bourgeoisie. Même si ces bourgeois sont riches et bien instruits, ils sont considérés avec dédain par la plupart des nobles. Cela donne naissance aux préjugés nobiliaires. Par exemple on interdit à la ferme de la noblesse d'épouser un homme de la classe inférieure. C est le préjugé des mésalliances qui est un obstacle à l'amour. Aussi, dans le roman de Rousseau, le mariage de Julie et de Saint-Preux est impossible parce qu'elle est une fille noble tandis que son bien-aimé n'est qu'un précepteur bourgeois sans fortune. Par surcroît, l'héroïne est victime des préjugés sociaux qui la poussent à se marier sans amour avec un

¹ André Lagarde et Laurent Michard, Collection Littéraire

XVIII siècle, p. 281.

² Daniel Mornet, La Nouvelle Héloïse de J.J. Rousseau, p.199.

homme de la même classe, M. de Wolmar. En conséquence, Julie et Saint-Preux tombent dans le désespoir et le tourment. Ce sont les préjugés de la société qui sont responsables de leur malheur.

Après un demi-siècle pendant lequel la raison triomphe, le sentiment réclame sa revanche. C'est la préparation du romantisme. Rousseau est considéré comme un précurseur des romantiques. On exalte le moi et la nature. Le sentiment commence à jouer un rôle plus important que la raison: "Rousseau, en effet, ne nie pas la raison, mais il la subordonne au sentiment qui doit la guider."¹ Différente de l'héroïne du siècle classique, Julie est une femme sensible, sentimentale qui parfois écoute sa passion plutôt que sa raison:

Tout foment l'ardeur qui me dévore, tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi; la nature entière semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderait-il maintenant à demi ?²

¹ Louis Forestier, Panorama du XVII^e siècle français,

p. 164.

² J.J. Rousseau, Oeuvres complètes, Gallimard, p. 39.

La nature commence aussi à jouer un rôle important.

L'amour de Rousseau pour la nature est en harmonie avec ses idées philosophiques. Il étouffe dans l'atmosphère corrompue des villes; il cherche la paix des champs, des forêts et des montagnes. Pour Rousseau: "La nature a fait l'homme heureux et bon, mais la société le déprave et le rend misérable."¹

La vie luxueuse à la cour ou dans les villes ne peut pas rendre heureux. Mais c'est la vie rustique près de la nature qui permet de trouver le bonheur réel: "La sagesse, le secret de la vertu et du bonheur, c'est de fuir les salons et même les villes; c'est de revenir à la vie rustique"² Julie et M. de Wolmar sont heureux dans leur vie conjugale à la campagne.

Avec "La Nouvelle Héloïse", Rousseau introduit une nouveauté dans la société conjugale; "la vie à trois". C'est la réunion du mari, de la femme et de l'ancien amant, mais ce n'est pas réellement ce qu'on appelle le "ménage à trois".³ Les

¹ G. de Plinval, Histoire de la littérature française, p.149.

² Daniel Mornet, La Nouvelle Héloïse de J.J.Rousseau, p. 46.

³ M. de Wolmar invite Saint-Preux, l'ancien amant de sa femme, à venir vivre dans sa maison, mais c'est parce qu'il a confiance dans la loyauté et l'intégrité des deux anciens amants entre lesquels n'existent plus que l'amour platonique et une chaste amitié. Et cette réunion va leur permettre de jouir d'un bonheur innocent.

lecteurs de ce temps-là trouvent une telle situation étrange et amoral. Car aucun mari n'accueille l'amant de sa femme avec plaisir. Le romancier veut montrer que "la vie à trois" fondée sur l'intégrité et la loyauté réciproque est un idéal réalisable. C'est une révolte contre l'adultère à la mode dans la haute société.

Le XIX^e siècle est considéré comme le siècle du Romantisme. En France, le Romantisme subit l'influence anglaise et l'influence allemande. C'est la période de l'expression libre. C'est à dire qu'on laisse libre cours à l'imagination et à l'exaltation du moi. Flaubert est l'écrivain bien connu qui montre les méfaits de la sensibilité romantique en dépeignant la vie déréglée de son héroïne dans "Madame Bovary". Emma est une femme beaucoup plus sensible et sentimentale que Julie. Toujours guidée par le coeur plutôt que par la raison, Emma devient victime de ses illusions romanesques qui la conduisent plus tard à l'adultère.

Il faut bien noter que de grandes transformations se sont produites dans la société française depuis la Révolution. Ces transformations résultent de faits très divers: du développement scientifique et industriel et de la démocratie. Il y a la découverte de l'électricité et l'invention des machines à vapeur qui sont utilisées dans l'industrie et dans l'agriculture. Elles permettent de produire davantage, et ces inventions rendent plus confortable la vie quotidienne des hommes. D'autre

part, la Révolution française a porté un coup mortel à la monarchie absolue qui renaît après Napoléon mais pour disparaître définitivement quinze ans après. Le clergé et la noblesse sont devenus moins importants qu'autrefois. Le résultat est une réduction progressive de l'inégalité sociale qui durait depuis le Moyen Age. "Madame Bovary" est un roman écrit à une époque où la noblesse est en train de perdre de son influence et la bourgeoisie en train de croître, l'héroïne voudrait entrer dans la société aristocrate mais elle demeure une petite bourgeoise:

Madame Bovary est le roman de la transition, de la définition lente et accidentée d'une force nouvelle, prise dans l'héritage de la Révolution de 1789, entre l'attachement terrien et aristocratique et la nécessité d'une transformation économique et sociale. Comme l'a montré Claude Duchet, Emma est là, très exactement située, paysanne d'origine, aristocrate de désir, petite bourgeoise dans sa vie.¹

A cette époque le nombre des bourgeois augmente, surtout à cause du développement de l'industrie et du commerce. On donne le nom de grande bourgeoisie aux savants, aux artistes, ou aux

1

Jacques Neefs, Madame Bovary de Flaubert, p. 42.

écrivains illustres, aux banquiers et aux industriels. Les paysans et les commerçants aisés appartiennent à la petite bourgeoisie. Emma est une héroïne de la petite bourgeoisie; elle est la fille de paysans aisés. D'autre part, l'argent joue un rôle déterminant dans le monde bourgeois :

Dans le monde bourgeois, l'amour ne s'isolait pas plus de l'argent que dans la tragédie classique il ne s'isolait de l'ambition, de la gloire, des affaires des rois.¹

L'amour et l'argent exercent une grande influence dans les dernières semaines de la vie d'Emma. La ruine matérielle fait pendant à la ruine sentimentale. Ces deux ruines la conduisent également au désespoir et au suicide.

Emma ne se laisse pas dominer entièrement par la société. Elle réagit contre la médiocrité de la bourgeoisie, qui est intolérable. Cette médiocrité apparaît souvent dans

"Madame Bovary":

006362

tout ce qui l'entourait immédiatement, campagne ennuyeuse, petits bourgeois imbéciles, médiocrité de l'existence, lui semblait une exception dans le monde.²

Flaubert qui dénonce cette médiocrité est incapable de la supporter. Et il transmet à Emma cette haine de la médiocrité et le refus de l'accepter :

1

Albert Thibaudet, Gustave Flaubert, p. 105.

2

Gustave Flaubert, Madame Bovary, Librairie Générale

Française, p. 69.

On comprend dès lors ce qu' Emma Bovary représente pour l'auteur. Elle seule se refuse à accepter cette médiocrité, elle seule n'est pas mesquine.¹

Le début du XX^e siècle est une période où les idées philosophiques évoluent librement, c'est une époque de fermentation intellectuelle. Le Rationalisme et le Réalisme se substituent au Romantisme. On met l'accent sur la raison et la description du réel plutôt que sur les sentiments. En conséquence, l'héroïne de raison se trouve souvent dans les romans de cette époque. Ensuite la condition de la femme au XX^e siècle s'améliore incessamment. Celle-ci ne veut plus se soumettre aux conformismes sociaux, elle a besoin de liberté des idées et de jouer un rôle dans les affaires familiales. C'est pourquoi Thérèse Desqueyroux, l'héroïne de Mauriac, est incapable de supporter le conformisme et l'hypocrisie bourgeoise et cherche une issue en empoisonnant son mari.

D'autre part, Mauriac dénonce la pauvreté de la vie intellectuelle en province:

Mauriac n'hésite pas à dénoncer la pauvreté de la vie intellectuelle en province. Le cloisonnement rigide des classes sociales en est la cause car les provinciaux

1

Victor Brombert, Flaubert-Ecrivains de Toujours, p. 73.

ne reçoivent presque jamais d'invités hors de leur milieu.¹

Son héroïne devient prisonnière d'Argelouse qui est une province perdue où peu d'étrangers arrivent. Elle est enfermée dans un paysage aride que recouvre le silence:

Et c'était le silence: le silence d'Argelouse ! Les gens qui ne connaissent pas cette lande perdue ne savent pas ce qu'est le silence.²

Le silence d'Argelouse la fait glisser vers la solitude. Et puis, les principes des Desqueyroux et la solitude lui causent un tourment et une haine si insupportables qu'elle cherche un moyen d'évasion.

La modification la plus importante de la vie au XX^e siècle est sans doute l'association nouvelle de l'homme et de la machine. On assiste à un progrès matériel et technique réalisé sous l'influence des savants et qui aboutit au développement des industries. Le rôle de la bourgeoisie devient prépondérant alors que celui de la noblesse tend à disparaître. Les romans de Mauriac reflètent ainsi la vie de

¹ André Séailles, Présence littéraire, p. 210.

² François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, p. 96.

la grande bourgeoisie, classe fondée sur les biens matériels, les propriétés et les terres :

Mais la famille chez Mauriac ne se reflète pas seulement dans la condition de la femme. Elle s'incarne aussi dans des biens matériels, des propriétés et des terres, qui authentifient, aux yeux de la classe bourgeoise, la solidité et la continuité d'une race.¹

Même le mariage de l'héroïne est déterminé par le besoin de rassembler les terres.

Sans subir totalement l'influence du milieu, Thérèse refuse l'hypocrisie de la bourgeoisie provinciale qui ne recherche que l'intérêt et l'honneur familial au prix de mensonges ou de dissimulation :

Ce que je voulais ? Sans doute serait-il plus aisé de dire ce que je ne voulais pas ; je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules, renier enfin à chaque instant une Thérèse qui... Mais non Bernard ; voyez, Je ne cherche qu'à être véridique.²

Thérèse revendique la sincérité et la vérité qui sont rare dans la société.

Par tout ce qui précède, on connaît mieux le caractère des héroïnes influencées par la société. La princesse de Clèves et Thérèse donnent de l'importance à la raison plutôt qu'aux sentiments. A l'opposé de celles-ci, Julie et Emma écoutent leur passion plutôt que leur raison. D'ailleurs, incapables de résister aux obligations

¹ André Séailles, Présence Littéraire, p. 208.

² François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p.178

sociales, les femmes en deviendront victimes. Le mariage des héroïnes est déterminé par les usages de la société: c'est le mariage de raison, elles se laissent épouser par un homme sans amour. Un tel mariage les conduit au malheur conjugal. Toutefois l'état social est si épouvantable qu'il provoque une réaction. Les héroïnes éprouvent de la haine et refusent d'accepter l'hypocrisie sociale. Elles cherchent une issue. Dans le cas de la princesse de Clèves, d'Emma et de Thérèse, elles ne peuvent pas supporter cette hypocrisie et désirent s'en libérer.

L'influence de la famille

Il est remarquable que parmi les héroïnes des trois romans, la princesse de Clèves est élevée sans père, Emma et Thérèse sans mère. Toutes les trois subissent le sort commun des orphelins de père ou de mère. La princesse de Clèves est privée d'amour paternel depuis son enfance, il n'y a que Mme de Chartres, sa mère, qui prend soin d'elle : " Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Madame de Chartres, sa femme. " ¹ Quant aux deux autres, la mère d'Emma est morte pendant son adolescence tandis que celle de Thérèse " est morte en couches alors que Thérèse était encore au berceau " ² Or la privation de l'amour paternel est moins grave pour une fille que celle de l'amour maternel. Car la mère et la fille, qui appartiennent au même sexe féminin, éprouvent une intimité et une compréhension mutuelle qu'on ne trouve généralement pas au même degré entre le père et la fille.

A la différence du père Rouault et de M. Larroque, qui envoient Emma et Thérèse au couvent et au lycée respectivement, Mme de Chartres

¹ Madame de la Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p.14.

² François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p.30

prend soin elle-même de l'éducation et de la conduite de sa fille. Mme de Chartres est l'unique conseillère de la princesse de Clèves dont elle comprend bien les sentiments. C'est elle seule qui voit clair dans le coeur de sa fille. S'apercevant que celle-ci s'éprend du duc de Nemours, Mme de Chartres essaie de protéger sa fille contre l'amour coupable. Mais elle meurt bientôt, et ne peut accomplir son devoir. L'héroïne ne peut plus chercher un appui constant auprès de sa mère. Celle-ci meurt au moment où elle aurait pu l'aider à voir clair en elle-même et la diriger. Et pourtant la mort de Mme de Chartres est le début de la lutte de l'héroïne contre l'amour-passion. Avant sa mort, la malade donne à sa fille ses derniers conseils :

Et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes conquise et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille, retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener; ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles.¹

Ces derniers conseils de la mourante déterminent l'avenir. Car selon l'avis de sa mère, elle fuit la société pour éviter la chute où pourrait l'entraîner l'amour-passion. Au surplus, elle finit par tout avouer à son mari.

1

Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p.66.

Madame Bovary, par contre, manque de conseils. Elle n'a que le père Rouault. Celui-ci est un paysan normand qui veut donner une éducation supérieure à sa fille née à la ferme en l'envoyant au couvent. C'est ainsi qu'il la rend incapable de vivre dans la campagne où elle est née. Ce père ambitieux ne désire pas du tout que sa fille soit fermière comme lui :

Le père Rouault n'eut pas été fâché qu'on le débarrassât de sa fille, qui ne lui servait guère dans sa maison. Il l'excusait intérieurement, trouvant qu'elle avait trop d'esprit pour la culture; métier maudit du ciel, puisqu'on n'y voyait jamais de millionnaire.¹

¹Gustave Flaubert, Madame Bovary, Librairie Générale Française, p. 27.

D'ailleurs, l'éloignement de la famille provoque l'incompréhension mutuelle entre Emma et son père. Le père Rouault ne comprend pas les sentiments de sa fille; Emma eût, au contraire, désiré se marier à minuit, aux flambeaux: mais le père Rouault ne comprit rien à cette idée¹. Après le mariage, Emma doit laisser son père à la ferme et puis elle mène sa vie dans la ville avec son mari. Donc, elle ne peut pas trouver un secours près de son père pour la protéger contre la passion coupable lorsqu'elle aime un autre que son mari. Pendant toute sa vie, l'héroïne est privée de la direction et des conseils de son père. Il lui faut toujours résoudre les problèmes seule. A cause de la faiblesse de son caractère et par suite de l'illusion romanesque qui envahit complètement sa pensée, elle se jette dans l'immoralité et c'est la déchéance progressive. Elle finit par le suicide. On voit par ce qui précède que le manque d'amour paternel est une des causes principales du malheur et de la chute de l'héroïne.

Quant à Thérèse Desqueyroux, elle est la femme la plus pitoyable. Elle a perdu sa mère et même s'il lui reste un père, elle est privée d'amour paternel depuis son enfance. M. Larroque n'a jamais de temps pour sa fille, il la laisse sous la garde de sa tante:

¹ Gustave Flaubert, Madame Bovary, Librairie Générale

Thérèse a le goût de passer les vacances à Argelouse. Elle s'y installait dès juillet, sous la garde d'une soeur ainée de son père, tante Clara, vieille fille sourde.¹

Le père s'intéresse davantage à sa carrière personnelle qu'au bonheur de sa fille, pour laquelle il n'éprouve qu'un sentiment d'indifférence. Assurément, le manque d'amour paternel est une des causes principales qui la jette dans la solitude et l'ennui et la rend désireuse de rencontrer l'amour conjugal en compensation. Elle est incapable de supporter l'ennui: "Peut-être mourrait-elle de honte, d'angoisse, de remords, de fatigue -mais elle ne mourrait pas d'ennui."² Déçue et tourmentée par son mari et victime des principes³ de la famille Desqueyroux, elle ne peut pas rechercher la sympathie de son père. En ce cas, il lui faut résoudre ses problèmes seule et la douleur l'accable graduellement au point qu'elle en vient à empoisonner inconsciemment son mari. Sans doute son acte criminel est-il incompréhensible pour son père. Au surplus, au lieu d'avoir pitié de sa fille, le père la livre à la condamnation cruelle de la famille Desqueyroux, il est simplement soucieux de sa carrière:



¹ François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p.30.

² Ibid, p. 24.

³ Règle d'action de la famille Desqueyroux: faire tout pour sauvegarder le patrimoine et l'honneur de la famille.

Il ne l'écoute pas; ne la voit plus. Que lui importe ce que Thérèse éprouve ? Cela seule compte, son ascension vers le sénat interrompue, compromise à cause de cette fille.¹

Julie, elle, a encore ses parents. Son père, le baron d'Etanges est un vieux militaire très fier de sa noblesse. A l'opposé de sa femme qui est faible et sans autorité, il est plein de préjugés de caste. Il n'accepte jamais l'idée d'un mariage de sa fille avec Saint-Preux, un petit bourgeois sans fortune. Julie a beau parler de Saint-Preux à son père. En dépit de la brillante intelligence et du mérite de Saint-Preux, M.d'Etanges le méprise à cause de l'infériorité de sa classe. Quant à Mme d'Etanges, la faiblesse et le manque d'autorité la rendent impuissante à aider davantage sa fille en face des préjugés du père:

Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit et le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison si les talents et les moeurs n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens sortables, Madame, reprit-il en colère, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé.²

1

François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p.12.

2

J.J.Rousseau, La Nouvelle Héloïse, les oeuvres complètes,

M. d'Etanges est si autoritaire qu'il menace de tuer Saint-Preux si sa fille accepte de le voir:

...Je vous défends de le voir et de lui parler de votre vie, et cela autant pour la sûreté de la sienne que pour votre honneur.¹

En outre, c'est un père égoïste, même s'il apprend que Julie a déjà cédé à Saint-Preux, il ne sait pas sacrifier ses préjugés insensés au bonheur de sa fille. Aussi est-il l'obstacle capital à l'amour des deux amants, leur causant une souffrance intolérable et provoquant leur séparation définitive.

Cependant, la maladie et la mort de Mme d'Etanges causées par la découverte de l'inconduite de sa fille amènent l'héroïne au regret et au remords et la font décider de rompre ses liens avec Saint-Preux. Il faut noter que les parents ont une grande responsabilité dans le malheur de leur fille: "Quant à moi, mon parti est pris; mes parents me rendent malheureuse, je le sais bien..."²

¹ J.J. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, Classique

Larousse, p. 42.

² J.J. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, Oeuvres Complètes,

Gallimard, p. 209.

En général, dans le passé, la fille était la propriété des parents qui avaient le droit d'arranger et de disposer de sa vie. Dans les quatre romans, nous percevons la puissance et l'injustice des parents. Dans la Princesse de Clèves, il s'agit du mariage de convenance, car il est décidé par Mme de Chartres qui choisit le prince de Clèves comme le gendre digne de sa fille. Elle ne demande point à sa fille si elle est amoureuse de son futur mari. Elle ne craint point de faire épouser sa fille à un homme que celle-ci n'aime pas: "elle ne craignit point de donner à sa fille un mari qu'elle ne pût aimer en lui donnant le prince de Clèves."¹ C'est parce qu'elle croit que l'amour peut naître dans le mariage, que l'union conjugale peut susciter l'amour réciproque.

De même le mariage de Julie est préparé par le père. Celui-ci lui fait épouser son ami qui lui a sauvé la vie pendant la guerre, M. de Wolmar, un noble gentilhomme beaucoup plus âgé qu'elle. Il est remarquable qu'à cette époque-là on aime promettre sa fille à son ami: "il a fait ce qui était la coutume des gentilhommes de son temps, il l'a fiancée à un de ses amis."² Et Julie finit par céder à l'ordre puis

¹ Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p. 32.

² Daniel Mornet, La Nouvelle Héloïse de J.J. Rousseau, p. 90.

aux supplications de son père.

Mme Bovary est présentée comme une jeune fille victime de l'autorité imprévoyante de son père. L'ambition du père Rouault le pousse à donner sa fille à Charles Bovary, un bourgeois de la ville plutôt qu'à un paysan, sans demander à sa fille si elle l'aime :

Lorsqu'il aperçut que Charles avait les pommettes rouges près de sa fille, ce qui signifiait qu'un de ces jours on la lui demanderait en mariage, il rumina d'avance toute l'affaire...S'il me la demande, se dit-il, je la lui donne.¹

De la même façon, le mariage de Thérèse Desqueyroux est arrangé par son père :

M. Larroque se félicitait de ce qu' Argelouse, qui le débarrassait de sa fille, la rapprochait de ce Bernard Desqueyroux qu'elle devait épouser, un jour, selon le vœu des deux familles.²

¹ Gustave Flaubert, Madame Bovary, Librairie Générale Française, pp.27 - 28.

² François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p. 30.

Il veut la faire épouser à Bernard Desqueyroux pour éloigner sa fille et surtout pour unir les propriétés.

Les quatre héroïnes sont victimes de l'autorité des parents depuis leur enfance jusqu'à leur mariage. Le mariage préparé par les parents aboutit finalement à un problème conjugal lorsque la jeune femme en vient à aimer un autre que son mari, comme on le verra dans le chapitre suivant. Le pouvoir autoritaire paternel et maternel pousse l'héroïne au malheur. Les parents doivent être responsables parce qu'ils n'acceptent pas de sacrifier leurs préjugés et leur intérêt personnel au bonheur de leur fille.

L' influence de l'éducation

L' éducation est un autre facteur exerçant une influence considérable sur l'héroïne surtout dans la Princesse de Clèves et Madame Bovary. Celles-ci sont formées différemment. La princesse de Clèves reçoit une éducation morale tandis que Mme Bovary reçoit une éducation sentimentale. Madame de Chartres s'occupe avec grand soin de l'éducation de sa fille. Pour cela, elle se retire de la cour après la mort de son mari. Elle ne cultive pas seulement l'esprit et la beauté de sa fille, mais lui donne également une éducation morale approfondie. Sans doute met-elle l'accent sur les dangers de l'amour et le péril provoqué par la tromperie et l'infidélité des hommes:

Elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour, Elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements.¹

Aussi la jeune femme se méfie-t-elle de M. de Nemours dont elle se sent éprise et elle évite de tomber dans l'adultère. Assurément, cette formation inspire à l'héroïne la décision ferme et le courage de lutter contre les séductions de l'amour coupable.

A la différence de la princesse de Clèves éduquée par sa mère, Emma est envoyée au couvent. L'éducation que celle-ci y reçoit est tout à fait inadaptée à ce qu'exigerait sa condition paysanne; elle devient une petite campagnarde qui a des goûts aristocratiques. Au lieu de cultiver l'esprit et les qualités morales de l'héroïne pendant la jeunesse, l'éducation sentimentale qu'elle reçoit développe d'une façon exagérée sa sensibilité romanesque. Dans ses études, Emma s'intéresse seulement à ce qui concerne les émotions:

1

Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p. 15.

Cet esprit, positif au milieu de ses enthousiasmes, qui avait aimé l'église pour ses fleurs, la musique pour les paroles des romances, et la littérature pour ses excitations passionnelles, s'insurgeait devant les mystères de la foi, de même qu'elle s'irritait davantage contre la discipline, qui était quelque chose d'antipathique à sa constitution.¹

Ses lectures mal choisies et mal comprises l'incitent à se plonger inconsciemment dans les illusions et les rêveries. En outre, elles lui donnent le goût de la vie brillante et des plaisirs intenses, et inspirent à l'héroïne la recherche incessante de la passion décrite dans les romans:

Et Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de félicité, de passion et d'ivresse, qui lui avaient paru si beaux dans les livres.²

Donc, elle se laisse facilement séduire par cet amour romanesque et romantique au point de tomber dans l'adultère.

¹ Gustave Flaubert, Madame Bovary, Librairie Générale Française,

p. 46.

² Ibid., p. 40

Bien souvent la princesse de Clèves est guidée par Madame de Chartres. Elle reçoit des conseils jusqu'à la mort de sa mère. Mais chez Madame Bovary, les sentiments erronés suscités par ses lectures ne sont pas redressés par le professeur ni par les soeurs au couvent. En conséquence, la future Madame Bovary sera incapable d'accepter les réalités qui ne s'accorderont pas avec les rêveries de son imagination. Après le mariage, ses illusions romanesques l'achèment vers la déchéance progressive, l'échec conjugal et la ruine financière. Au fond, l'éducation n'a ni réduit les faiblesses ni épanoui les qualités d'Emma. Elle la rend incapable de vivre dans un village. Elle ne permet pas à Emma de prendre conscience de ses responsabilités conjugales:

L'éducation d'Emma n'a pas su rectifier sa sensibilité, lui permettre de comprendre que le bonheur d'un couple se construit avec de la volonté et le sentiment du devoir.¹

Elle ne se montre pas vertueuse femme fidèle ni bonne mère de famille. Négligeant totalement son ménage, elle mène une vie capricieuse et luxueuse avec ses amants. Par contraste, la princesse de Clèves est bien éduquée par sa mère en ce qui concerne la vertu et le bonheur conjugal:

1

Gustave Flaubert, Madame Bovary, Didier, p. 152.

Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.¹

Par conséquent, l'héroïne n'accepte jamais l'infidélité. Elle conserve la vertu jusqu'au bout en renonçant à l'homme qu'elle aime passionnément.

Le cas de Thérèse est différent: l'éducation n'a pratiquement pas d'effets sur elle, mais pendant le temps de ses études on voit naître et se développer l'intelligence brillante de l'héroïne. Au cours de son enfance au lycée, elle est supérieure à ses compagnes au point d'être toujours proposée comme exemple par ses maîtresses:

Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience est son unique lumière.²

¹ Madame de La Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p. 15.

² François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p. 32.

Parmi les quatre héroïnes, Thérèse est la plus intelligente.

On peut même dire que son intelligence la rend non-conformiste. Différente des autres filles traditionnelles, elle se révolte contre le conformisme. Au lieu de s'en remettre complètement à son mari, elle veut participer à la gestion des affaires familiales:

Je ne voulais pas jouer un personnage, faire des gestes, prononcer des formules...voyez, je ne cherche qu' à être véridique..., la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même, régler ses gemmes, la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d' une bonne famille de la lande.¹

C'est pourquoi elle supporte mal les principes et l'hypocrisie de la famille Desqueyroux.

D'autre part, on dénote dans son caractère une tendance à souffrir et à faire souffrir les autres et cette tendance se développe dans sa vie conjugale. Cela répond nettement à la question: Pourquoi ose-t-elle empoisonner sans crainte son mari, qui lui cause le tourment et lui apporte le malheur ? Au vrai, son enfance passée au lycée est une période de bonheur, par contraste avec la vie conjugale:

1

François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard

Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces! le lycée, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis.¹

L'influence de la religion.

Dans les quatre romans il n'apparaît pas que les héroïnes aient reçu une éducation chrétienne très profonde. Entourées de parents dont la religion est superficielle, elles sont incapables de pénétrer profondément la foi religieuse. Néanmoins, le tourment intérieur suscité par la passion leur fait chercher finalement le secours divin pour apaiser leur âme. Il faut surtout souligner que Julie devient plus forte et plus religieuse que Thérèse Desqueyroux. Car elle se tourne vers Dieu plus rapidement que Thérèse. Le mariage sacré l'attire vers Dieu en lui faisant prendre conscience de ses responsabilités conjugales:

Le tournant du roman, qui l'emmène vers le devoir et non plus vers le plaisir, est dans le temple à l'instant même où la cérémonie du mariage cesse d'être

1

François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset,

une cérémonie humaine pour appeler la présence divine.¹
 Bientôt, Julie passe d'une religion superficielle à une foi
 profonde. En plus, la lucidité et la tranquillité se manifestent
 dans son esprit.² Julie se sent coupable de la passion
 amoureuse qu'elle éprouva pour Saint-Preux. Aussi, elle commence
 par demander le secours divin pour avoir la force de dominer et
 même d'étouffer son ancien amour coupable:

Je vis clairement où je devais chercher désormais la
 force dont j'avais besoin pour résister à mon propre
 coeur et que je ne pouvais trouver en moi-même.²

Alors un sentiment de paix vient inonder son âme. Au fond, la
 religion est considérée comme la garantie de la morale, elle
 inspire à l'héroïne de sacrifier sa passion au devoir en se
 résignant à la vertu et à la fidélité conjugale. Elle devient
 une vertueuse femme et une mère irréprochable. Bien que sa
 passion pour Saint-Preux ne s'éteigne pas totalement, Julie fait
 des efforts pour se défendre contre la tentation de l'adultère.
 Puis le roman se termine sur un appel à la mort chrétienne qui
 lui évite de courir à la catastrophe:

¹ Daniel Mornet, La Nouvelle Héloïse de J.J. Rousseau,
 p. 168.

² J.J. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, Oeuvres Complètes,
 p. 357.

Julie enfin meurt non seulement dans la paix, mais dans une sorte d'allégresse. Allégresse officiellement ancrée sur sa foi chrétienne, fondée plus secrètement sur la certitude de ne plus jamais être soumise à la honte d'une chute, ou même de la tentation; plus profondément encore suscitée par un élan de l'être vers l'Absolu.¹

En définitive, elle est capable de servir Dieu en remplissant les devoirs conjugaux et bien plus sa mort chrétienne peut épurer son amour.

Il est remarquable que la conversion de Madame de Clèves commence après la mort de son mari. Pendant la vie conjugale elle essaie à plusieurs reprises de dominer et d'étouffer l'amour coupable qu'elle ressent pour M. de Nemours. Plus tard, elle finit par la conversion religieuse: "Elle passait une partie de l'année dans cette maison religieuse."² Avec l'aide de Dieu, elle peut éteindre ses passions. Il lui donne les forces suffisantes pour le refus final qui est de renoncer au monde et même à l'amour. En outre, il lui permet de trouver parfaitement le repos et la paix de l'âme:

¹ J.J. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, Œuvres complètes, P. IX (Introduction).

² Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves, Librairie Générale Française, p. 269.

Le repos, avons-nous dit, C'est la paix de l'âme; C'est aussi certainement l'absence des passions, mais ces deux conditions ne sont possibles en définitive que si l'héroïne s'en remet à Dieu.¹

Donc, la vertu de l'héroïne devient plus austère lorsqu'elle se met à penser davantage à Dieu.

De même, Thérèse est environnée par une famille sans véritable foi religieuse, c'est la foi superficielle; la famille Desqueyroux fait au curé des reproches injustifiés:

Il est très exact, disait Mme de la Trave; il fait son adoration tous les soirs, mais il manque d'onction, je ne le trouve pas ce qui s'appelle pieux. Et pour les oeuvres, il laisse tout tomber.²

Le père et la famille Desqueyroux assistent aux offices religieux par tradition; par exemple on va à la messe le dimanche mais sans véritable foi chrétienne.³ Ces pratiques hypocrites et l'absence d'amour dans la famille Desqueyroux blessent extrêmement

¹ Roger Francillon, Oeuvre romanesque de Mme de La Fayette, p. 178.

² François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p. 106.

³ Ibid., p. 127.

Thérèse. Loin de chercher le secours divin comme issue à la douleur insupportable, elle choisit d'abord le crime: elle essaie d'empoisonner son mari. Mais elle n'y arrive pas. C'est après toutes les déceptions conjugales que la foi religieuse se manifeste chez elle. Lorsque l'héroïne fait une prière pour la première fois, Dieu détourne sa main criminelle; elle change d'avis et renonce au suicide:

S'il existe cet Etre; puisqu' Il existe, qu'Il détourne la main criminelle avant que ce ne soit trop tard.¹

Dès lors, elle devient une autre Thérèse dont la foi religieuse est plus authentique que celle des autres. L'amour divin lui donne la force pour lutter contre la misère:

Mais le génie de Mauriac romancier est d' introduire une lumière dans cet univers maléfique: celle de la conscience tendue vers un absolu très proche du divin.

Maria Cros, Thérèse Desqueyroux luttent contre la misère...²

¹ François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Bernard Grasset, p. 140.

² André Scaillec, Présence littéraire Mauriac, Bordas, p. 225.

Par contraste, la religion ne peut arracher Mme Bovary, même entourée de gens religieux depuis son enfance, à la dégradation morale. Il est intéressant de constater que Mme Bovary résiste mal à l'amour coupable en dépit de la recherche du secours religieux. C'est que sa religion est superficielle et irraisonnée. Différente des trois autres héroïnes, elle n'éprouve jamais de foi profondément religieuse:

Cet esprit, positif au milieu de ses enthousiasmes, qui avait aimé l'église pour ses fleurs, la musique pour les paroles des romances et la littérature pour ses excitations passionnelles, s'insurgeait devant les mystères de la foi...¹

Deuxièmement, chez Emma, la sensualité se mêle toujours aux choses sacrées; elle aime Dieu comme elle aime ses amants:

Quand elle se mettait à genoux sur son prie-Dieu gothique, elle adressait au Seigneur les mêmes paroles de suavité qu'elle murmurait jadis à son amant, dans les épanchements d'adultère.²

Donc, même si elle a recours à Dieu après la déception qu'elle éprouve dans l'amour adultère avec Rodolphe, ce recours est

¹ Gustave Flaubert, Madame Bovary, Librairie Générale Française, p. 46.
²Ibid., p. 254.

impuissant à lui apporter durablement la paix de l'âme. Finalement, l'abbé Bournisien, auprès duquel elle cherche un appui, s'apitoie devant les souffrances physiques des pauvres gens plutôt que devant les souffrances morales de la jeune femme; par conséquent, le malentendu s'établit entre eux:

...les cultivateurs sont bien à plaindre !

- Il y'en a d'autres, répondit-elle.

- Assurément ! les ouvriers des villes, par exemple.

- Ce ne sont pas eux.....

.....

Mais celles, reprit Emma (et les coins de sa bouche se tordaient en parlant), celles, monsieur le curé, qui ont du pain, et qui n'ont pas...

- De feu l'hiver, dit le prêtre.¹

Au lieu de soulager le tourment d'Emma, l'abbé Bournisien contribue à la détourner de la religion en lui offrant ses pitoyables manuels.

On peut conclure que c'est dans la foi en Dieu que Mme de Clèves, Julie et Thérèse Desqueyroux trouvent la force et

1

l'aide nécessaires pour surmonter la passion coupable. Mais chez Mme Bovary, la déformation des idées religieuses et le malentendu entre elle et le prêtre Bournisien l'empêchent de monter vers Dieu. Donc, parmi les quatre, Emma devient l'heroïne la plus perverse.



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย